



ANNE-CHARLOTTE FINEL

galerie Jousse Entreprise, Paris

www.annecharlottefinel.com

acfinel@gmail.com

Extérieur nuit

Anne-Charlotte Finel crée des vidéos susceptibles de connaître des mues successives, voire d'être interprétées par d'autres artistes. La notion de collaboration est chez elle primordiale ; ainsi en est-il pour la composition originale des musiques accompagnant chacune de ses œuvres. Ses images, quant à elles, sont reconnaissables à leur grain puissant et aux couleurs altérées, à la limite du noir et blanc. L'artiste a en effet choisi de travailler dans un entre-deux permanent : « Je réalise mes vidéos la nuit, à l'aube, au crépuscule ou à l'heure bleue. » Une période incertaine, mystérieuse, où tout est comme en suspens. Cet entre-deux est aussi géographique, à la lisière entre ville et campagne, un paysage transitoire à arpenter du regard, et récurrent dans la pratique de l'artiste. Elle cherche à créer « des images s'éloignant d'une réalité qui serait trop crue, trop définie », des images lentes, quasi oniriques, semblables à un motif abstrait. Les êtres humains, présents de loin en loin dans ses premiers travaux, tendent à disparaître complètement ; laissant la place à la nature, avec des traces urbaines sous-entendant néanmoins leur existence.

Dans ses œuvres les plus récentes, Anne-Charlotte Finel effectue des recherches sur les eaux habitées : lac artificiel, réservoir... Elle a ainsi filmé des chutes d'eau, transformant leur mouvement vertical en une image hypnotique. Son intérêt reste vivace également pour la question de la perte des repères – elle a de cette manière suivi des chiens blancs, devenant de simples lueurs dans l'obscurité naissante du soir. Dans les deux cas, l'artiste, qui crée toujours à partir d'une vision, d'une image fugitive, nous pousse à imaginer des mondes cachés – car « l'obscurité permet de mieux voir ».

Daria de Beauvais, *Catalogue du Salon de Montrouge 2016*

DES SIRÈNES AU FOND DES PRUNELLES

Centre d'art le Lait, Albi

Commissariat Antoine Marchand

Du 6 juillet au 22 septembre 2019.

Jour/nuit, nature/culture, artificiel/naturel... On pourrait égrainer ainsi les nombreuses dichotomies qui peuplent le travail d'Anne-Charlotte Finel. Néanmoins, loin de confrontations binaires et frontales, ses œuvres jouent au contraire de subtiles variations, d'infimes mouvements, parfois à peine perceptibles, qui en font toute la richesse et la singularité.

Qu'elle filme ces espaces transitoires, à l'orée des villes, où la nature semble avoir repris ses droits, qu'elle s'intéresse à d'impressionnantes architectures scintillant dans la nuit, ou observe au plus près des phénomènes naturels ou scientifiques, Anne-Charlotte Finel parvient toujours à transcender les images saisies. Loin d'une observation distancée et scientifique, la singularité de sa démarche tient dans la poésie qu'elle parvient à insuffler à ses œuvres. Ce décalage permanent, cette infime modification de nos points de vue, cette manière de révéler l'indicible, font tout l'intérêt de son travail. Elle parvient, à partir d'une situation a priori banale, à nous « embarquer » dans son univers entre chien et loup, à la bordure de lieux et de phénomènes qui ne s'appréhendent pas immédiatement et demandent du temps afin de comprendre ce qui nous est donné à voir. Les images qu'elle capture deviennent ainsi de véritables « environnements », difficiles à identifier, qu'ils soient microscopiques – lorsqu'elle se penche sur l'évolution d'organismes vivants tels que des algues ou le résultat de processus chimiques – ou à l'inverse démesurés, quand elle se confronte à de grands ensembles industriels.

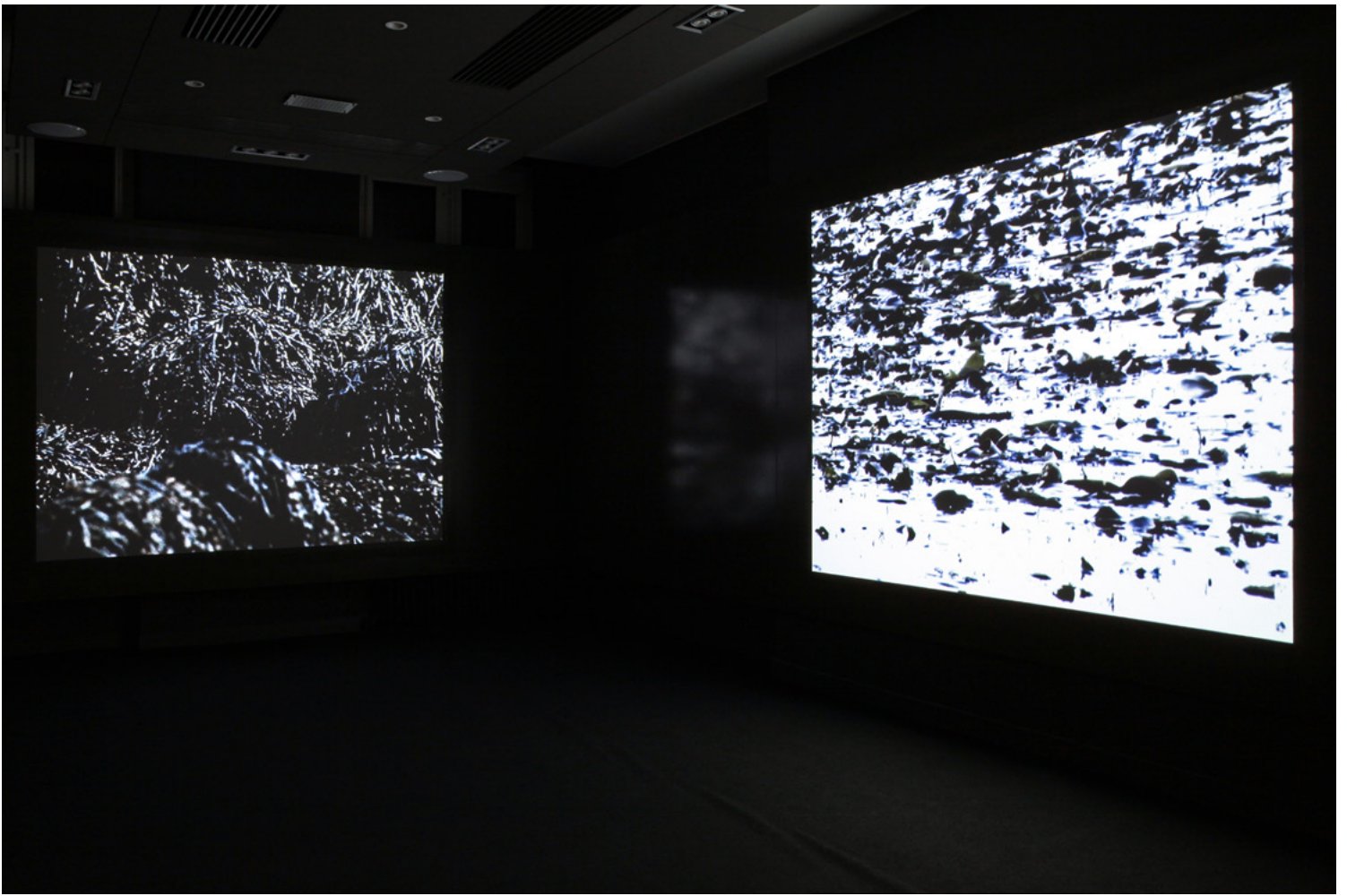
Sans basculer vers l'abstraction – certaines de ses vidéos permettent d'ailleurs d'échafauder une amorce de narration –, Anne-Charlotte Finel instaure un rapport sensible et sensoriel à son travail, qui nous amène parfois aux confins de l'imaginaire. Cette sensation d'être happé, absorbé par l'œuvre, s'origine dans sa manière de filmer. En poussant la technique dans ses retranchements, elle parvient à donner une réelle matérialité aux images, jusqu'à laisser parfois apparaître motifs, textures ou patterns. L'artiste est également très attentive aux bandes-son qui accompagnent ses films. Elle travaille ainsi depuis plusieurs années avec le musicien Luc Kheradmand à la création de nappes sonores qui viennent souligner la dramaturgie des images.

Si l'exposition à Albi s'inscrit dans la continuité de ses productions précédentes, il est à souligner qu'Anne-Charlotte Finel a récemment arpenté de nouveaux territoires, encore inexplorés pour elle, qui forment aujourd'hui la base d'une nouvelle production. Elle a en effet effectué une résidence sur l'île de Molène, où elle a pu se confronter à l'écosystème marin propres à cette île au large du Finistère.

Antoine Marchand







RECIPROCAL RELIANCE

Scai the Bathhouse Gallery, Tokyo

Anne-Charlotte Finel, Enzo Mianes, Anne-Charlotte Yver

Musician : Luc Kheradmand

curated by Curate It Yourself

Fri. 25 Jan - Sat. 9 March, 2019

SCAI THE BATHHOUSE is pleased to announce the opening of "Reciprocal Reliance," a group exhibition by French artists Anne-Charlotte Finel, Enzo Mianes and Anne-Charlotte Yver. The exhibition reflects on our era of diversity, in which every city develops and shares its own culture, a system of values and aesthetics. Welcoming promising artists and a curatorial collective based in Paris, it seeks for a point of cultural relevance which resonates with the art scene here in Tokyo today.

Statement by curatorial collective Curate It Yourself ———

The exhibition develops as a scenario of interconnections in which the artists' works exist symbiotically. By creating a system of mutual interactions and dependencies, Curate It Yourself aims to question the structure and survival of an ecosystem, through the presentation of a multi-layered hybrid installation that interweaves sculpture, sound, moving images, synthetic, mineral and organic material together. The title, "Reciprocal Reliance," highlights the collaborative approach during the creative process that was the central foundation in creating the exhibition: the artists work on a shared installation, in which each work simultaneously exists as a single entity and as a part of a broader environment. The ecosystem of the exhibition relies on an inclusive and trustful approach towards artistic creation that lays the bases for an open-ended dialogue among its components and shows how vulnerable relationships among living organisms can be. Flourishing like a plant that embraces the external world, the installation adapts its needs to the surrounding context without any attempt to transform it. The exhibition space displays an artificial landscape inspired by the essential forms of a natural environment.

The immersive dimension of the installation engages the audience in a physical and psychological experience in which the three artistic practices engender different sets of questions about the relations between living and non-living entities, or about human presence and its absence.

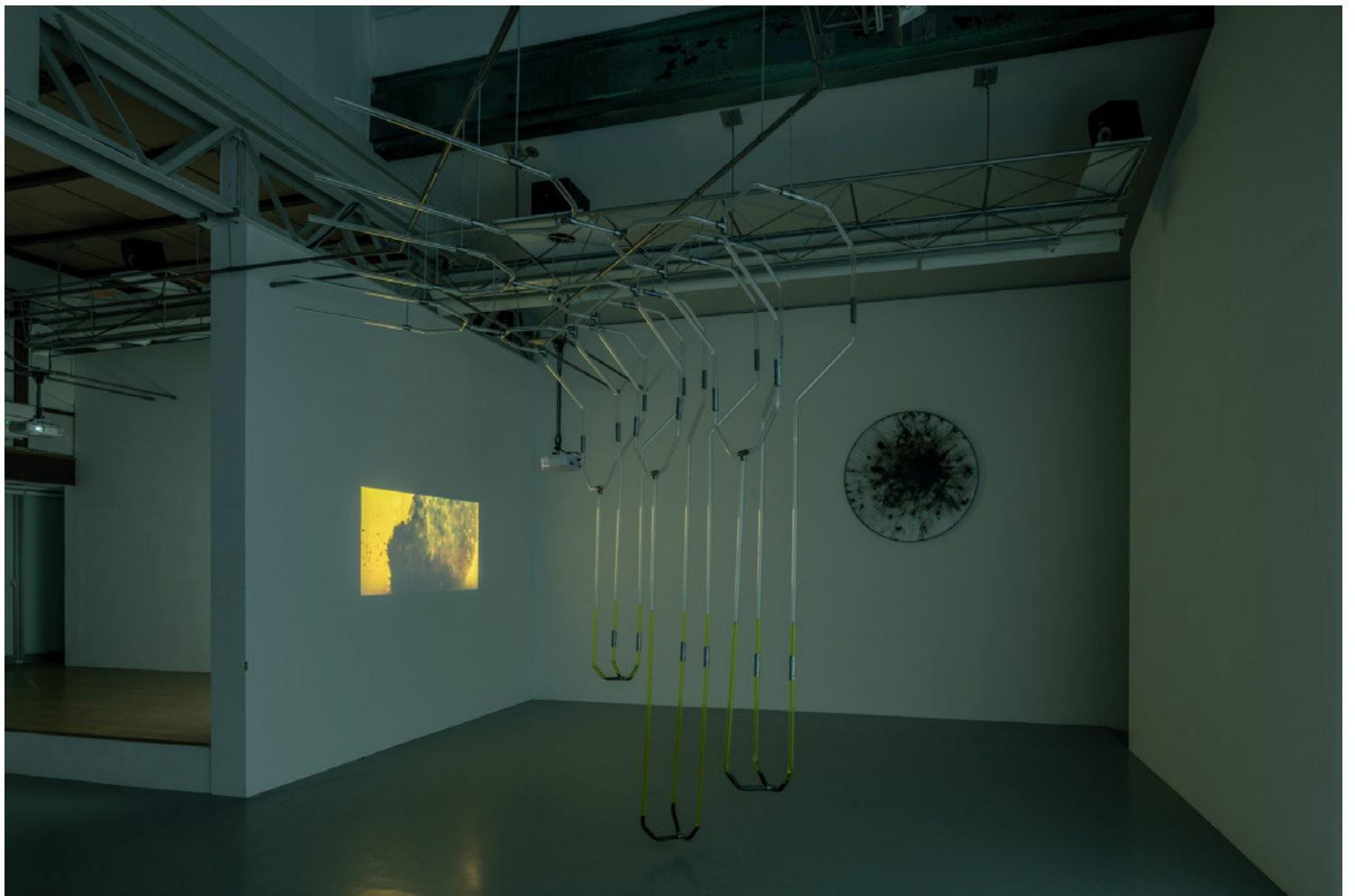
Anne-Charlotte Yver's works embody the exoskeleton of the installation that maintains the complex system of elements together. Her plexiglass and steel structure evokes a twilight zone in which something has either just happened or is about to happen. The suspension of the components and their transparency increases the fragile dimension of the work, establishing vertical and horizontal lines within the exhibition. The series of suspended sculptures is reminiscent of the traces of a moulting process in which an insect, in order to reach the final state of its metamorphosis, develops new cuticles by abandoning the old ones, emphasising the absence of a body and its future projection at the same time.

Enzo Mianes combines volumes and bi-dimensional objects fostering a parallel between human and nature. The plexiglass showcase grows up from the floor like a stalagmite, creating a tension with Anne-Charlotte Yver's horizontal structure. Filled with soil sourced locally near the gallery, the work has been devised to contain a human body, eventually replaced by organic and mineral materials. Through this work, the artist crystallizes the ultimate reappropriation of the environment by nature, expressing a radical break with the asymmetries between container and contents. The disk, symbol of perfection and infinity, aims at manifesting the capture of a moment, the point of origin of the work's creation.

Like a gash on the outside world, Anne-Charlotte Finel's videos visually extend the limits of the scenery and engage the viewer in a profound contemplation of an elsewhere. The fragile texture of the images, resulting from an alteration of colours, claims the vulnerable tension between dark and light, calmness and instability, survival and destruction, which characterises both terrestrial existence and cosmic space. A synthetic sound flows from multiple sources and pervades each element of the show, acting like an amniotic fluid.

The exhibition is curated by Curate It Yourself. French DJ and producer Voiski has created the sound track for the show





ZARYA

Ateliers Vortex, Dijon

Exposition personnelle du 12 octobre au 10 novembre 2018.

Musicien : Luc Kheradmand

Zarya. Des syllabes douces comme des sucres plongés dans la chaleur bienvenue d'un thé. En alphabet cyrillique, elles s'écrivent *заря* et désignent l'aube ; ce point du jour qui, dans le cercle polaire, ne cesse d'advenir ou de se faire attendre. C'est aussi ce nom qui a été choisi pour nommer au moins deux bateaux qui ont connu les flots glacés et les eaux mortes des mers bordant la Sibérie.

Celui que l'histoire a retenu est un navire d'exploration polaire, préparé à l'orée du XXème siècle afin d'effectuer de longues missions de recherche pour le compte de l'Académie des sciences de Russie. Sur les photographies d'archives on lit l'aube sur la casquette des marins qui vont appareiller. Elle encercle le front de ceux qui se disposent courageusement à prendre le large et à embrasser ses dangers. On va dans les déserts comme on s'engage dans une guerre : en se rendant volontairement dans des zones où l'on peut mourir d'être simplement là. Dans ces contrées où l'immensité s'impose comme la seule échelle de préoccupation, où l'austérité est la condition même de l'épopée, où l'âpreté transforme toute vie en destin, le *Zarya* n'a connu que deux hivernages. La première année, l'équipage trouve l'archipel qu'il cherchait ; Nordenskiöld, une petite centaine d'îles froides, rêches, inhabitées car inhospitalières, ayant pour seule qualité le fait d'exister. L'année suivante, l'expédition fait cap vers la Terre de Sannikov, aperçue mais non cartographiée, entrevue sans être abordée. Bloqués par les glaces qui étreignent la coque et étouffent la progression, quatre hommes décident d'abandonner le navire. À la poursuite d'une île fantôme, ils s'éparpillent sur des icebergs à la dérive et disparaissent sans laisser d'autres traces que l'écho du mythe qui les a conduit à leur perte.

L'autre *Zarya*, celui que la littérature contemporaine nous apporte, et qui vient titrer l'exposition d'Anne-Charlotte Finel, est une embarcation modeste, presque anecdotique, empruntée par le journaliste et écrivain moscovite Vassili Golovanov lors de son périple vers l'île polaire de Kolgouev. Dans le livre *L'éloge des voyages insensés*, il raconte comment, après avoir perdu le sens, il s'est lancé dans sa propre conquête de l'inutile : la quête de l'île, son île, bien réelle, presque charnelle, d'avoir été si longtemps fantasmée. Golovanov traite de l'aventure en valorisant ses composantes intrinsèques, fondamentales, qui habituellement se dérobent sous les actions qu'elles portent et permettent : la nécessité de partager le lointain avec autrui, la difficulté d'être quelque part et la latence du départ.

Pour décrire l'ailleurs, il faudrait un autre langage ; un usage du monde qui ne craigne pas l'expectative mais, au contraire, l'estimerait. Composé de mots astucieux, pragmatiques et poétiques, il aiderait à énoncer les diverses formes que prend l'attente, ample et joyeuse, compacte et anxieuse, triste ou langoureuse ; toutes aussi délicates et différentes que les variations de la neige que savent aisément déceler ceux et celles qui ne connaissent qu'elles. Lors de son périple, Vassili Golovanov a rencontré et raconté les Nénètses, nomades qui arpentent le pergélisol, peuple en déréliction évoluant sur un territoire délité sous les directives infligées par les politiques et les menaces toujours planantes des industries. Aux abords de ceux qui vivent de campements ou d'escales, les sociétés sédentaires se révèlent entièrement dédiées aux mobilités ; organisations des flux, architectures de l'attente, hiérarchies des modalités de transports et inégalités des déplacements.

Sous ce prisme, la géographie se maille en un immense réseau d'interactions, avec pour noeuds l'homme qui tend une main pour que la montée sur le bateau autorisant la traversée soit aisée, le couple qui vend les billets dans une petite cahute, la femme qui conçoit les porte-conteneurs pour défier les mers, l'homme qui manie la grue pour charger la cargaison, celui qui effarouche les oiseaux aux bords des pistes et celui, le saluant, qui s'apprête à soulever l'avion vers sa destination, le pilote encore au sol qui désire des horizons et celle qui écrit sur le départ, celui qui aimerait s'installer, celle qui aimerait partir, celle qui a tout contemplé, de loin, pour nous mouvoir intimement.

Anne-Charlotte Finel et Vassili Golovanov ont en commun d'avoir expérimenté les bords du monde et de savoir qu'ils sont régis par une physique singulière. Le Nord n'est plus à corriger puisqu'on le porte en soi telle une aspiration, la lueur se traduit en mouvement, l'espace devient le temps et se cristallise, dur comme ces deux morceaux de sucre réservés pour le thé. L'observation change celui qui observe.

Dans les oeuvres présentées dans cette exposition, Anne-Charlotte Finel reste à quai et c'est dans la distanciation que le déplacement semble envisagé comme un changement d'éclairage sur les choses. Le travail de l'artiste s'exprime dans cette exacte zone de transition où la lumière devient une texture ; la technologie y est poussée dans ses retranchements, l'oeil, en compensant, affûte l'imagination, les états liminaires se manifestent dans les flocons sombres de l'image. Lors de son voyage Anne-Charlotte Finel a vu de la neige véritablement noire en façade maritime. Était-ce un moment charnière, un catalyseur, une coruscation ? La couleur a depuis surgi. Elle commençait d'ailleurs à poindre dans ses récentes vidéos ; les jardins souterrains, piégés de devoir agrémenter les couloirs du métro parisien, y libéraient l'écarlate des feuilles et se rêvaient en jungle .

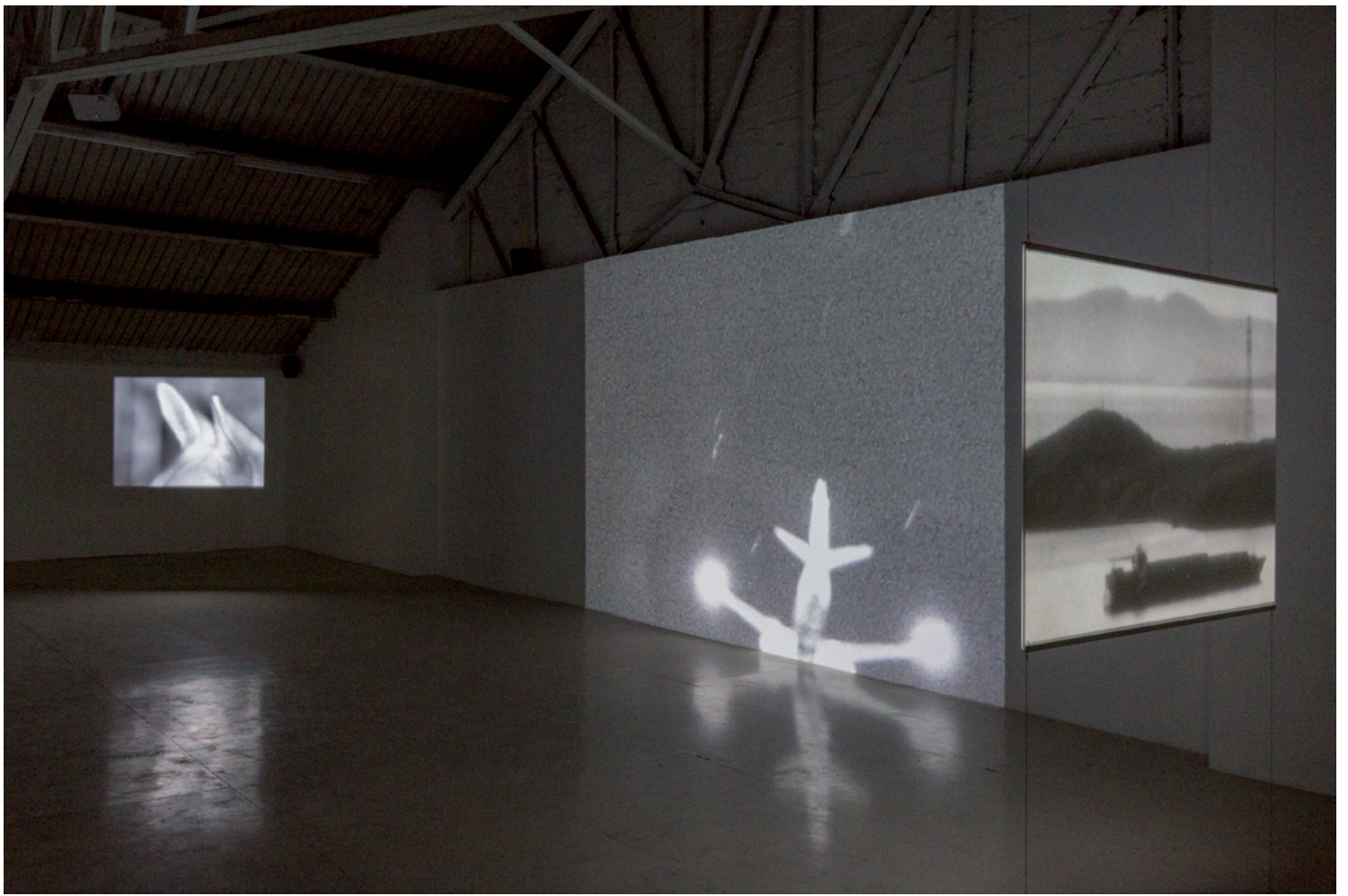
Avec зря, c'est un monde technologique et industriel qui se trouve examiné, en retrait et avec pudeur, comme si c'était la première fois qu'il était appréhendé. À l'aube de ce regard, dans une temporalité chamboulée qui enchevêtre le jour polaire, la nuit des temps et l'ennui existentiel, les appareils qui façonnent le monde tel que nous l'éprouvons aujourd'hui se montrent : la longue vue, prémisses et complices de toutes expéditions, le bateau qui mouille, le train qui passe et l'avion dans lequel on n'est pas monté, la roue esseulée et la voiture nonchalamment garée ; les humains à côté, relégués aux marges.

Dans les confins, les situations les plus banales prennent une dimension tragique et, pour qui s'y confronte, le dépaysement s'apparente à un désœuvrement. Dans la grande acuité qui réside dans l'éloignement, amplifiée par la brutalité des paysages, éclatent la solitude de l'humain, la précarité du sens et la fragilité de l'équilibre. Le monde se fait-il sans eux ? Le monde advient-il sans nous ? Il y a cette question, l'alcool et la nostalgie, l'ombre de l'atome et la peur de l'effondrement.

Une mythologie, récemment née sur une autre côte, souffle que l'humanité est uniquement nécessaire pour polliniser les machines. L'espèce serait apparue pour permettre aux outils de s'améliorer, du silex au satellite, et, dupe, elle se cantonnerait à n'être qu'un vecteur d'évolution pour les appareils qu'elle croit employer. Les espaces en mutation sont propices aux mythologies inédites ; les humains s'y déplacent, migrants aux ailes parfois cassées, comme des oiseaux des berges, les engins butinent le sol, les avions chrysalides se préparent à éclore à l'atterrissage.

Le voyage est à envisager comme un de ces espaces. Un endroit de la mutation de l'individu, un lieu où on devient un autre en se rapprochant de ce que l'on a toujours souhaité être, où l'on se découvre insulaire, plus vraiment domestiqué ni tout à fait sauvage, où la beauté de ce que l'on voit est une force qui nous emplit, une confiance recouvrée. Comme on nous l'avait dit, mais on ne pouvait tout à fait y croire, aux extrémités du monde, c'est terrible et merveilleux d'être ensemble, d'être seul ou d'être soi puisque au bout du voyage, il n'y a que le voyage et une insatiable envie de plus de terre et de plus de ciel.

Stéphanie Vidal



*L'île aux chiens 2 , Effaroucheur, L'île aux chiens 3
Effaroucheur, L'île aux chiens 3, L'île aux chiens 1*



*L'île aux chiens 2 , L'île aux chiens 3, Le Pont
Le pont*

ALORS, FOUS-MOI LA PAIX AVEC TES PAYSAGES ! PARLE-MOI DES SOUS-SOLS !

Galerie Jousse Entreprise, Paris

Exposition personnelle du 24 mars 2018 au 12 mai 2018

Commissaire : Chloé Fricout

Musicien : Luc Kheradmand

Pour sa première exposition personnelle à la galerie Jousse Entreprise, Anne-Charlotte Finel parcourt des souterrains. Urbains, forestiers et aquatiques, ces espaces soustraits à la vue sont scrutés par sa caméra qui grésille dans le halo d'une lumière électrique. C'est dans ces interstices technologiques et géologiques que Finel déploie son art du guet pour faire apparaître un champignon sculptural, des tourbillons d'eaux ou une fleur tropicale.

Artiste vidéaste, Anne-Charlotte Finel travaille « entre chien et loup » pour reprendre le titre d'une vidéo de 2015 où elle observe des chevreuils à la sortie des sous-bois, dans le crépuscule d'un abord de ville. Lieux indéterminés, heures évanescents, dans ces espaces d'entre-deux, la nature reprend ses droits. Depuis, Finel conserve sa position d'équilibriste : entre l'ombre et la lumière, entre le noir et les couleurs, entre l'urbain et l'animal.

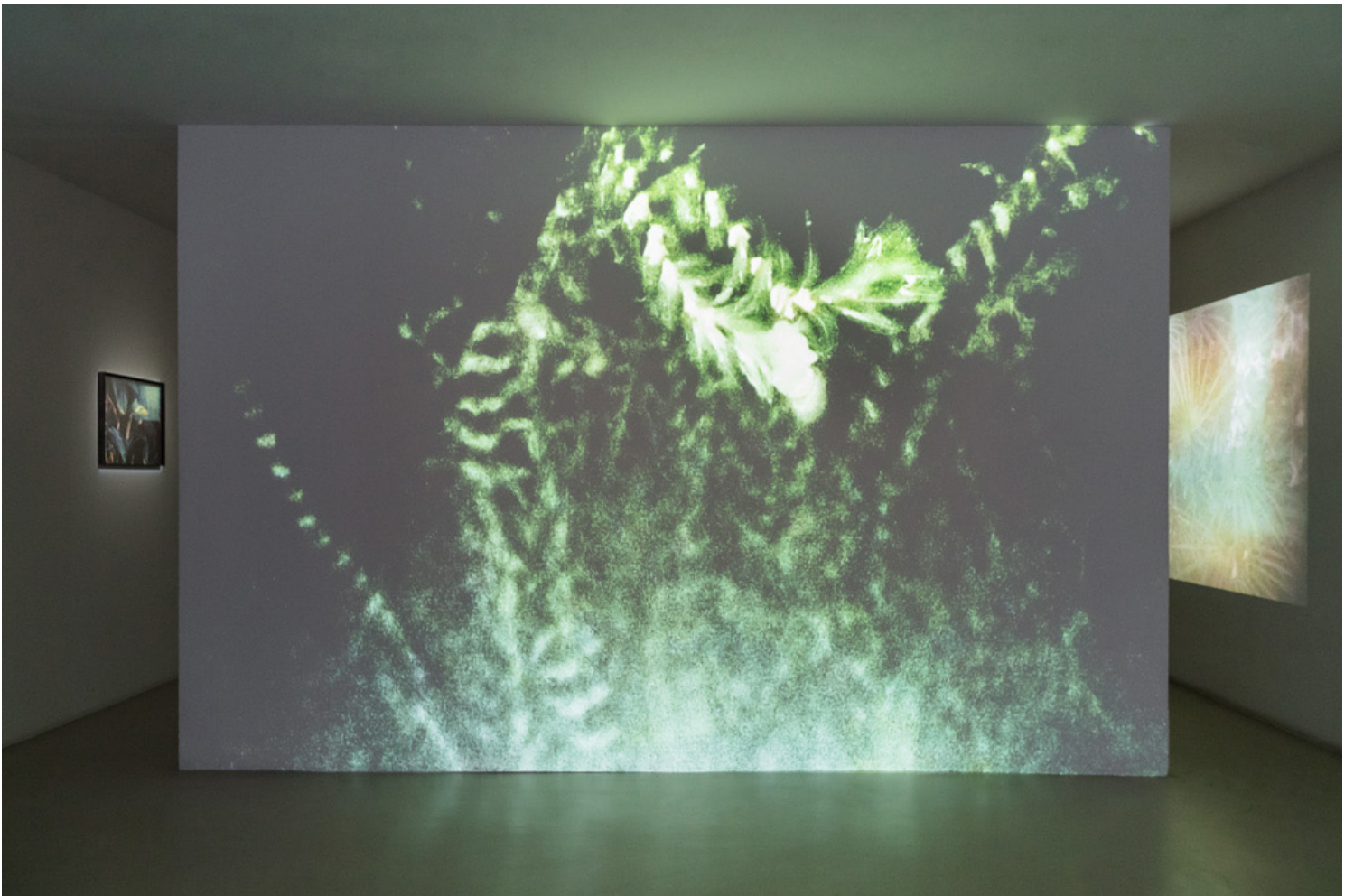
Château en Espagne (2018), *Triste Champignoniste* (2017), *Fosse* (2018) et *Jardins* (2017), présentées dans les premières salles de la galerie, sont la continuité de ce travail de paysage. Toujours dans la pénombre, l'artiste se place cette fois au plus près de ses sujets et les scrute. Cernés d'une obscurité vibrante, les motifs végétaux et minéraux affleurent, indistincts, tels des ornements stylisés d'art nouveau. Anne-Charlotte Finel ne dissimule pas son outil de travail, au contraire, elle manipule sa caméra HD pour provoquer des erreurs optiques qui donnent une matérialité supplémentaire aux pixels et soulignent la délicatesse de l'objet filmé. Avec les sérigraphies, l'artiste étend ses recherches sur la facture de l'image et de sa trame, en utilisant les aléas inhérents à ce mode d'impression. Là aussi, des dérèglements techniques, advient une élégance vive.

À ce romantisme discret, se mêle une autre intention soulignée par une musique qui emplît la galerie et nous maintient sur le qui-vive. Pour cette exposition, l'artiste nous emmène d'abord sous terre, sous l'eau, elle délaisse les paysages à ciel ouvert pour leurs soubassements inquiétants. Pour Anne-Charlotte Finel, il s'agit d'aller voir ce sur quoi nous marchons, ce qui nous soutient et nous fonde : c'est le sous-sol réclamé par Estragon dans *En attendant Godot* lorsqu'il s'exclame « Alors fous-moi la paix avec tes paysages ! Parle-moi du sous-sol ! ». Quitter les apparences pour aller chercher l'équivoque. Dans une société où la transparence s'affiche comme le nouveau graal politique, l'artiste regarde là où le trouble demeure. Entre deux catégories, elle choisit l'espace flou de la jonction, là où les définitions disparaissent pour laisser surgir autre chose. Un château en ruines, des sous-sols parisiens, un gouffre d'eau, des abords d'aéroports, autant d'interstices incertains dans lesquels elle s'insère à la recherche de ce qui, travaillé par sa caméra, transforme ces espace-temps en terrains sensibles. Pour souligner l'image, Luc Kheradmand, musicien et collaborateur de longue date, imagine des nappes sonores qui cohabitent dans l'espace pour créer une atmosphère faite d'autant de morceaux qu'il y a de vidéos. Chacune ayant une durée différente, la bande son de l'exposition est alors un agencement aléatoire qui participe à brouiller la limite entre une œuvre et l'autre.

Pour clore le parcours, Finel retourne sa caméra vers des cieux d'aéroports. Dans un diptyque intitulé *Effaroucheur* (2018), les halos lumineux s'intensifient et se multiplient, brouillant l'information filmée par une caméra infra-rouge. Finel ne cherche ni la précision de sa caméra nocturne, ni le détail des machines ultra modernes. Elle guette les avions, comme des proies. Ils sont des motifs lumineux à capturer pour s'élancer, sortir du cadre.

“Alors fous-moi la paix avec tes paysages ! Parle-moi des sous-sols !”

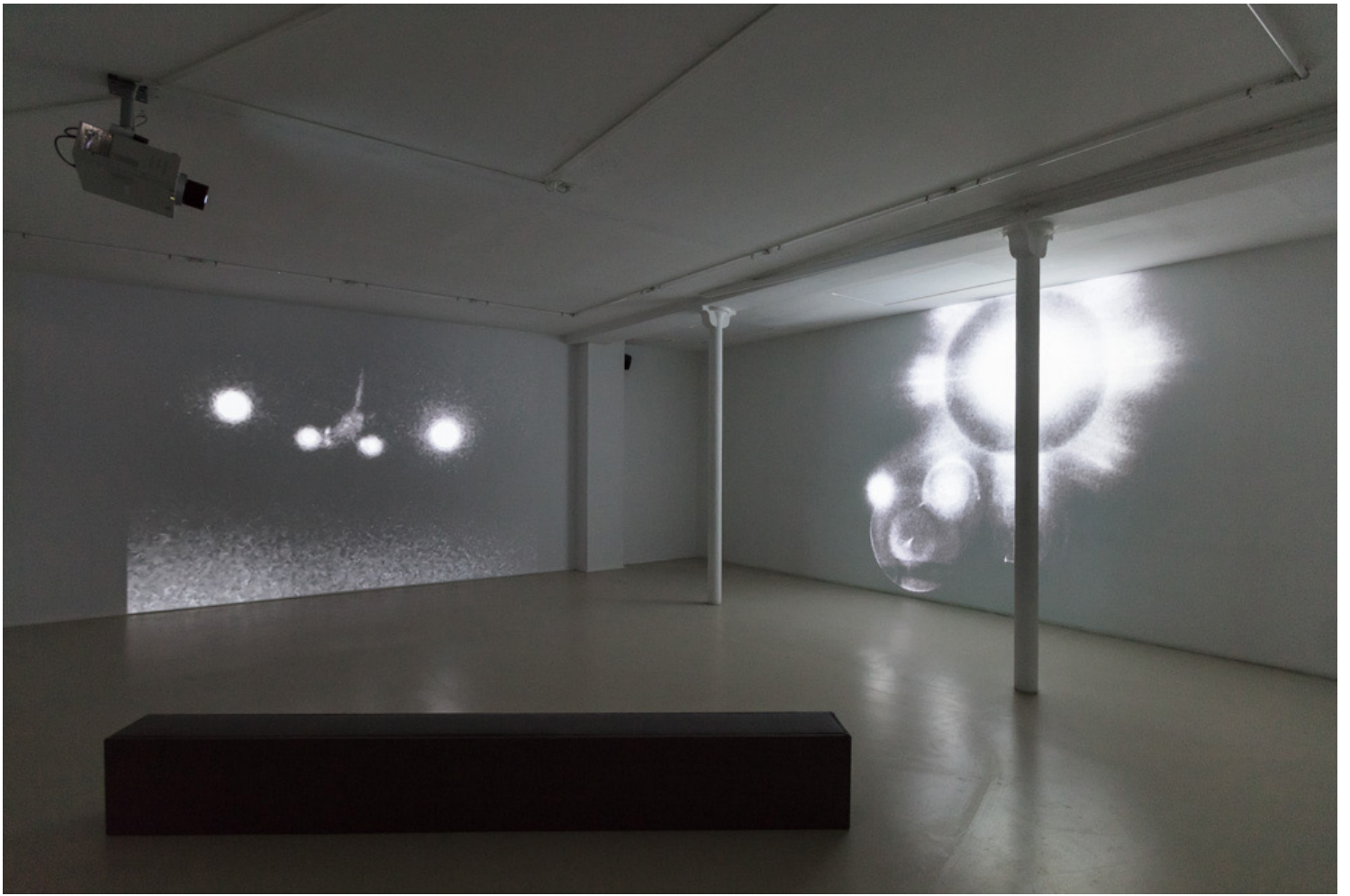
Samuel Becket, *En attendant Godot*, Paris, éditions de Minuit, 1952, Acte II



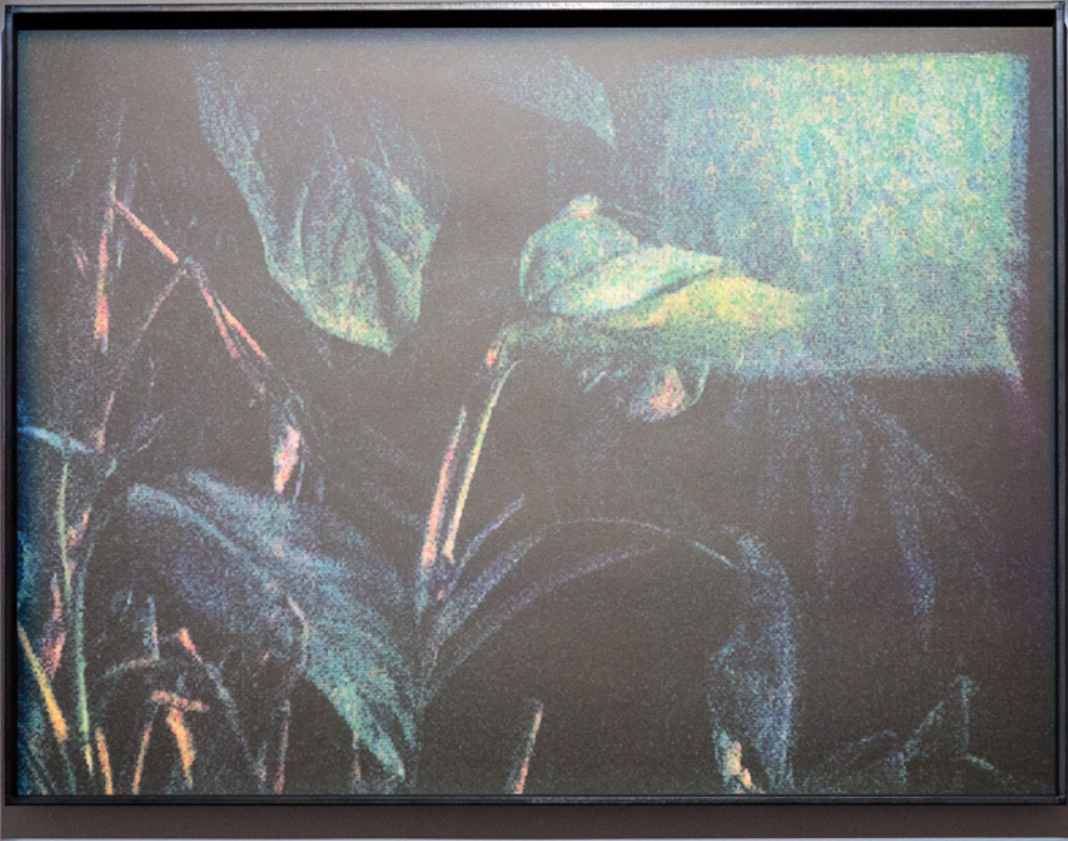
Videos : *Triste champignonniste, Fosse*
Jardins #1, Fosse, Jardins



Videos : *Jardins*
Sérigraphies : *Jardins #2* et *Jardins #1*



Videos : *Effaroucheur*
Molosses



Sérigraphies : Jardins #1 et Jardins #2



Sérigraphies : *Jardins #3* et *Jardins #4*

LE MONDE EST EMPLI DE RÉSONANCES

Hors les murs du Palais de Tokyo / Centre des monuments nationaux
Château de Villeneuve-Lembron, Auvergne

Commissariat Katell Jaffrès
Avec Mirka Lugosi, Louise Sartor

Présentées au dernier étage du château de Villeneuve-Lembron, les œuvres d'Anne-Charlotte Finel (née en 1986, vit à Paris) proposent une déambulation entre la surface de la terre et ses profondeurs. Six œuvres, parmi lesquelles *Jardins*, *Monticule* et *Triste champignoniste #1 et #2* (2017), présentées pour la première fois, invitent à suivre un parcours qui se déploie dans différentes salles aux murs altérés par le temps. Les vidéos réalisées par Anne-Charlotte Finel jouent des lisières entre les espaces urbains, péri-urbains et une nature faussement sauvage. Elles dupent l'antinomie entre le naturel et l'artificiel pour finalement révéler le monde autrement. Ainsi, *Jardins* nous propose un temps de contemplation ponctué de mouvements soudains, mêlant le vrai au faux, alors qu'avec les sérigraphies *Triste champignoniste #1 et #2* (2017), l'artiste pousse l'intrigue jusqu'à frôler l'abstraction. Dans *Monticule*, le moment de lumière « entre-deux » provoqué par l'aurore que l'artiste explore (tout comme le crépuscule), donne aux images une vive intensité alors que *Barrage* (2016) offre la vision d'un moment spatio-temporel, la réapparition de ruines englouties au fond d'un lac artificiel asséché. Accompagnées par les créations musicales de Luc Kheradmand et de Lionel Bonnefous, les œuvres composent un parcours ponctué de visions hypothétiques.

« Filmer dans le noir est une manière de simplifier les formes, cela renforce aussi leur présence. » A.-C. F.





Triste champignonniste #1 et #2
Barrage



ECLAIREUR

Galerie Edouard Manet, Gennevilliers

Exposition personnelle du 12 janvier au 11 mars 2017

Commissariat Lionel Balouin

Musique Luc Kheradmand

Participation de Marie Sommer

L'école municipale des beaux-arts / galerie Edouard Manet accueille en résidence et pour une première exposition personnelle en centre d'art, Anne-Charlotte Finel. Lauréate du prix du Conseil Départemental des Hauts-de-Seine dans le cadre du 61ème Salon de Montrouge, Anne-Charlotte Finel développe un travail de vidéaste. Ses vidéos sont identifiables par l'altération des couleurs qui tendent vers un puissant effet de clair-obscur et par l'omniprésence du grain de l'image qui supprime le paysage, son motif de prédilection. Elles s'imposent dans leur matérialité. Leur texture n'est pas sans évoquer celle des premiers films, la technique du dessin ou de la gravure. Les vidéos d'Anne-Charlotte Finel induisent une certaine mélancolie romantique. Filmées à l'aube ou au crépuscule, à ces moments charnières et indéterminés de suspension temporelle entre jour et nuit, elles forcent le regard à une acuité redoublée pour ne pas être trompé sur leur nature. Anne-Charlotte Finel propose dans un geste ambivalent un état poétique de suspension contemplative face à des visions et des images résurgentes. Elle tente ainsi par leur traitement de leur restituer leur aura originelle pour en conjurer leur banalisation. L'exposition réunit une dizaine de vidéos récentes et est pensée sous la forme d'une flânerie. Chaque vidéo est accompagnée d'une piste sonore composée par Luc Kheradmand. Ensemble, elles définissent un paysage musical et créent ainsi un continuum spatio-temporel dans lequel les projections apparaissent comme autant de stations d'une déambulation contemplative.

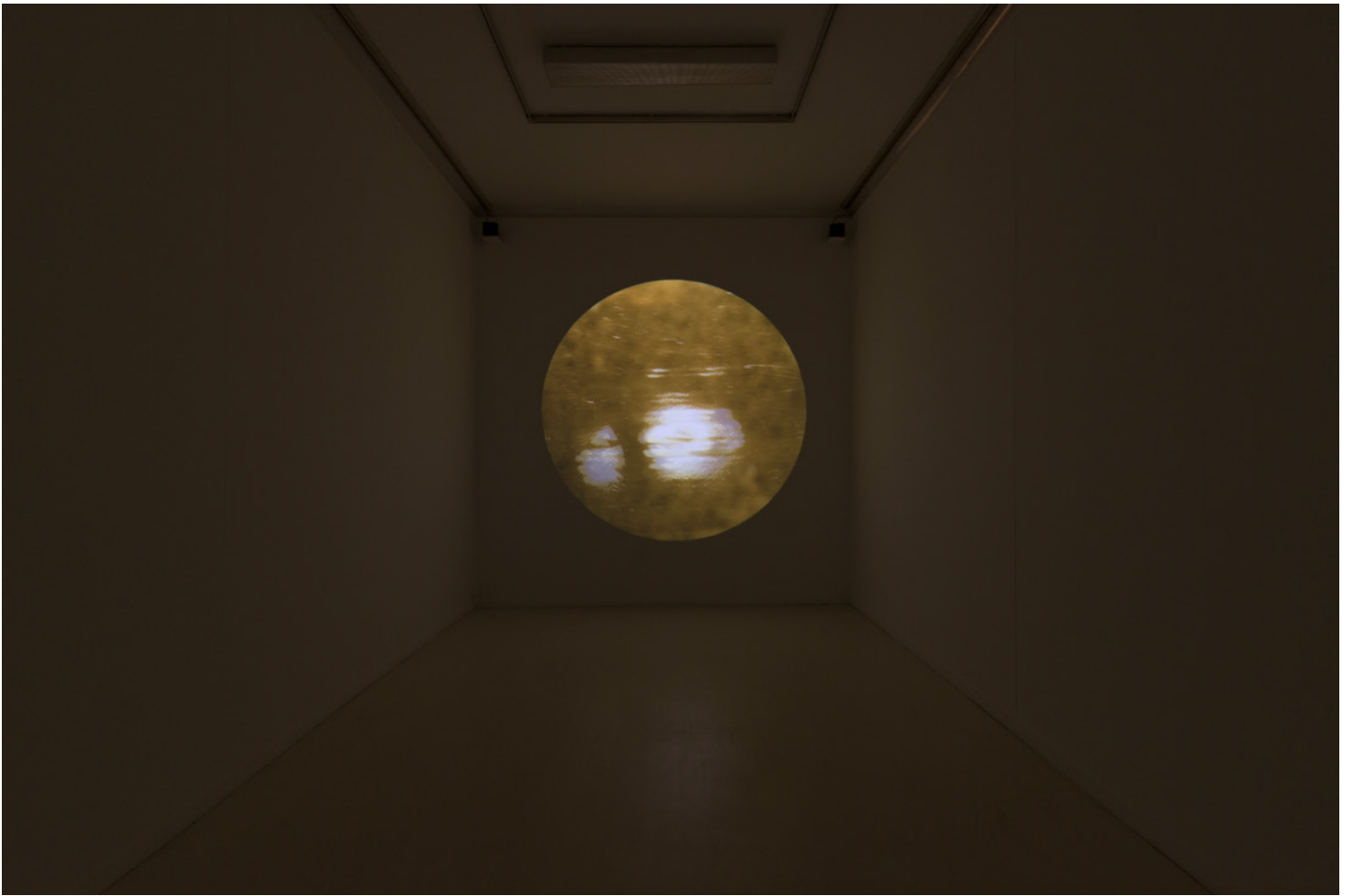
L'exposition d'Anne-Charlotte Finel fait l'objet d'un partenariat avec le Salon de Montrouge.



*Nébuleux, Cargo de nuit, Military mountain
Military mountain, La Crue, Planétarium - Verte*



*Neige, Flaques, La Crue, Planetarium - Verte
Planétarium - Verte, Mur*



Planetarium